

Citation style

de Toffoli, Ian: Rezension über: Corina Ciocârlie, Prendre le large, Mersch: Centre national de littérature, 2014, in: Hémécht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte, 2015, 2, S. 249-252, DOI: 10.15463/rec.1189733191

Hémécht

Revue d'Histoire luxembourgeoise
Zeitschrift für Luxemburger Geschichte

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

une nouvelle loi sur le patrimoine et évoque l'inventorisation nationale des objets dignes de protection. L'article suivant reprend un sujet déjà abordé dans le premier tome, à savoir les subsides du ministère de la Culture pour des travaux de restauration, la procédure à suivre par les maîtres d'ouvrage et la hauteur des aides.

L'ancien bourgmestre d'Erpeldange André Bauler a photographié d'autres beaux exemples du patrimoine luxembourgeois. La parole est ensuite donnée aux jeunes avec une bande dessinée de la Seconde Guerre mondiale, réalisée par cinq élèves du Lycée Aline Mayrisch. On se demande quelle était l'intention de la rédaction en introduisant ce sujet dans un ouvrage traitant du patrimoine bâti et de l'artisanat d'art ! Les pages finales recommandent quelques ouvrages traitant de la sauvegarde du patrimoine en Allemagne et des beaux livres illustrant l'architecture d'antan au Luxembourg, ainsi que deux livres pour enfants, dont l'un évoque une maison qui raconte son histoire depuis 1656 et l'autre illustre de manière éducative la rénovation d'une ancienne ferme. *Monumentum*, tome 2, conclut sur une présentation de l'association 'Sauvegarde du Patrimoine asbl' et divers articles publicitaires présentant une agence immobilière ayant le même siège que l'association 'Sauvegarde du Patrimoine asbl' ainsi qu'une entreprise offrant ses services en conseil allant des concepts énergétiques pour des anciens bâtiments aux demandes de subsides auprès du Service des sites et monuments, entreprise dont le responsable n'est autre que Jorge Simoes, éditeur de l'ouvrage.

Le livre aborde une multitude de sujets, allant des conseils aux maîtres d'ouvrage aux souvenirs nostalgiques du patrimoine luxembourgeois en passant par de petites leçons de style. L'absence de fil rouge et des sujets rarement traités en profondeur font de ce tome une lecture certes valable mais superficielle et laissant un arrière-goût d'amateurisme. Trop évidente l'opération de promotion des actions de Jochen Zenthöfer ainsi que de son acolyte Jorge Simoes, éditeur de l'ouvrage, et de son entreprise Retrouvailles-concept. Néanmoins, le livre, dont la valeur historique est discutable, a le mérite de sensibiliser sur le sujet du patrimoine bâti au Luxembourg.

Anne Stauder

Corina Ciocârlie, Prendre le large, Mersch : Centre national de littérature, 2014, 216 p. ; ISBN 978-2-919903-38-2 ; 25 €.

Corina Ciocârlie poursuit sa recherche poétique du nomadisme et de l'attirance de l'ailleurs. Corina Ciocârlie est loin d'être une inconnue dans le milieu littéraire luxembourgeois. Elle est journaliste, femme de lettres et chercheuse en littérature avec un parcours assez original : après des études à Bucarest où elle a écrit une thèse de doctorat sur Cioran, elle s'est installée au Luxembourg où elle collabore au Jeudi, s'occupe du supplément littéraire du Tageblatt *Livres-Bücher* ainsi que de la collection « aphinités » des éditions Phi. Elle a récemment plié ses bagages, cependant, pour aller vivre à Lyon.

Dans le catalogue de ladite maison d'édition se trouvent également deux essais littéraires que Corina Ciocârlie a publiés en collaboration avec le Centre national de littérature : *Un Miroir aux Alouettes. Petit dictionnaire de la pensée nomade* (1999)

et *Laissez-passer. Topographie littéraire d'une Europe des frontières* (2004). En 2011, elle a fait paraître, aux éditions Ultimomondo (qui lui a décerné, un an plus tôt, le Bicherpräis), un essai drôle et quelque peu insolite, *Il n'y a pas de dîner gratuit. Petit abécédaire de la rencontre en littérature*.

Il est clair que, pour une femme de son parcours, la question du nomadisme, du déracinement, de la lutte entre langue maternelle et langue d'adoption ou d'écriture (ici, en l'occurrence, le français, même si Ciocârlie n'a jamais totalement arrêté d'écrire en roumain), prend des dimensions de quête identitaire plus ou moins obsessionnelle, sorte de puits sans fonds qu'il faut toujours et encore écoper.

Une récente publication, à nouveau en collaboration avec le CNL, témoigne justement de cela, à savoir de ce sujet que Corina Ciocârlie n'a pas encore fini de ressasser (de le tourner et retourner entre ses doigts comme une petite pièce d'or) afin de mieux le comprendre : *Prendre le large*. Œuvre littéraire, recueil d'essais biographiques, livre illustré et également catalogue de deux expositions du même nom, qui ont eu lieu de mai à octobre au CNL et de juin à juillet 2014 au CCR de Neumünster, *Prendre le large* est un ouvrage réalisé avec le plus grand soin, et cela se remarque : de nombreuses photographies, reproductions de tableaux et de dessins, ou clichés d'objets parsèment le livre et son design graphique (équilibre entre les images et le texte sur la page, fluidité et interruption de la lecture) est d'une grande maîtrise.

Mais *Prendre le large* n'est pas seulement un bel ouvrage : Corina Ciocârlie en a fait un livre du « ne pas tenir en place », sur la dichotomie partir/rester, sur l'ici douillet et l'ailleurs mystérieux, sur le Grand-Duché de Luxembourg, prison pour les uns, lieu de passage pour les autres, mais endroit propice aux rêveries littéraires de l'échappement. Pour illustrer ces propos, Corina Ciocârlie a choisi d'accompagner cinq figures emblématiques de la littérature luxembourgeoise, d'apprendre à les connaître, avec leurs envies et fêlures, à savoir Pierre Joris (« celui qui part pour ne plus revenir »), Gilles Ortlieb (« celui qui arrive et s'installe, tout en gardant ses malles prêtes pour repartir »), Jean Portante (« celui qui sans cesse va et vient »), Lambert Schlechter et Guy Rewenig (« ceux qui préfèrent le voyage immobile, vers des destinations exotiques cantonnées aux rayonnages de leur bibliothèque », p. 8), même si cette évocation de Lambert Schlechter n'est pas tout à fait juste, comme il s'agit d'un auteur qui part régulièrement en ermitage au milieu d'une colline toscane ou au bord d'un lac suisse, mais cela est évoqué plus loin dans le livre.

Et en effet, Corina Ciocârlie analyse dans son livre les motifs récurrents du départ, les lieux (re-)traversés, les « nœuds ferroviaires et littéraires » (p. 10) et le lot de correspondances qu'apporte chaque nouveau voyage pour ces cinq auteurs. Elle évoque le nomadisme à la fois géographique (l'auteur a vécu à La Havane, à Paris, etc.) et poétique de Jean Portante, auteur luxembourgeois d'origine italienne qui se sent à jamais bipolaire et qui a toujours l'impression de n'être pas né à un seul endroit. Ce qui fait de la nationalité une seule question de hasard. De cette hésitation constitutive, Jean Portante a fait tout un programme littéraire, avec ce qu'il nomme sa langue « baleine », c'est-à-dire un français dans lequel respire (comme le poumon de la baleine) une langue d'avant, qui est l'italien. Jean Portante ne se considère donc pas un écrivain francophone. Son français est une langue hantée par d'autres langues.

Le livre continue par l'exigence du déracinement tel que l'éprouve Pierre Joris, le plus américain des auteurs luxembourgeois contemporains. Déjà très jeune, Pierre Joris est happé par ce qu'on appelle le *Fernweh*, l'attirance de l'ailleurs. L'auteur fait ses études à Paris, lit les auteurs américains de la beat generation, abandonne ses études de médecine, prend une chambre dans la librairie Shakespeare & Co où il fait la rencontre du poète marocain Mohammad Khaïr-Eddine, qui lui dit qu'il est possible d'écrire dans une autre langue que la sienne. Ensuite, il multiplie les déplacements : New York, Constantine, Algérie, Californie, Albany, Brooklyn : Pierre Joris est celui qui rêve sans cesse d'horizons différents et non pas d'enracinement. Tout comme sa langue est un babil qui mélange l'anglais à du français, allemand, luxembourgeois, *et alia*.

Le voyage, chez Lambert Schlechter, infatigable diariste, ressemble plutôt à un cycle qui repasse toujours par les mêmes points fixes (par exemple, quand il va à Montréal, il passe au bistrot Les Gâteries, rue Saint-Denis, parce que c'est « son » bistrot), moments de bonheur pour l'écrivain, tout comme il lit et relit toujours les mêmes auteurs (Montaigne, Quignard, Chen-Fou, etc.) qui l'accompagnent comme des amis. Voyager, pour Lambert Schlechter, c'est une histoire de retrouvailles et de fidélité. L'écrivain a besoin de repères, en premier lieu celui de sa bibliothèque d'Eschweiler.

Gilles Ortlieb, écrivain frontalier, comme il se désigne lui-même, a toujours eu une relation ambiguë avec le Grand-Duché, l'endroit où il ne voulait jamais vivre, mais où il a fini par passer un quart de siècle en tant que fonctionnaire européen au Kirchberg. Toujours prêt à partir, cependant. Toujours, dès qu'il aura quelques jours, déjà parti, en Grèce souvent (son pays d'adoption), ou alors visiter les lieux abandonnés de la sidérurgie afin de les retenir dans son livre *Le Tombeau des anges*, qui lui a valu le prix Servais en 2012. Mais, comme il le dit lui-même, Gilles Ortlieb est doté d'une perception aiguë, d'un sens de l'observation extrêmement pointu, et peu d'auteurs ont réussi à décrire le Luxembourg comme il l'a fait dans ses trois livres grand-ducaux². Comme s'il le découvrait à chaque fois de l'extérieur. Comme s'il refusait d'admettre qu'il y résidait depuis des années déjà.

Guy Rewenig est sans doute le plus immobile des cinq voyageurs portraîtés, malgré le fait, comme il l'explique lui-même, d'avoir vécu, jeune enfant, à Gasperich, au milieu d'un îlot ferroviaire, d'un pâté de maisons encerclées par des rails, qui observait, comme une tour de contrôle, le va-et-vient des trains. Dans ce dernier portrait, Corina Ciocârlie insiste surtout sur l'engagement de l'écrivain, co-fondateur de l'ASTI, qui dit de lui-même qu'il est « resté un étranger » toute sa vie, qui s'est toujours placé du côté des démunis, des opprimés, contre les gros propriétaires, les patrons avarés et les néofascistes.

Prendre le large invite justement à cela : à prendre le large, non pas toujours au sens littéral, c'est-à-dire tout simplement se casser du Grand-Duché (encore que, ça fait un bien fou, comme le dit Gilles Ortlieb de façon plus élégante), mais de laisser voguer ses pensées également, de se repositionner dans ce vaste monde, de renouveler son point de vue. Livre très complet, rempli de toutes sortes de souvenirs des

² *Petit-Duché du Luxembourg*, Cognac: Le temps qu'il fait, 1991; *Gibraltar du Nord*, Cognac: Le temps qu'il fait, 1995; *Vraquier*, Bordeaux: Finitude, 2013.

cinq auteurs (Corina Ciocârlie raffole de souvenirs, d'endroits qui n'existent plus : elle a une véritable passion de la nostalgie, même redondante, quand il s'agit, par exemple, pour la énième fois de se remémorer la disparition du cinéma Eldorado) et truffé de petits fragments de texte inédits tout à fait complémentaires au corps principal de l'essai. *Prendre le large* est un livre très intéressant, non seulement pour l'étudiant qui veut en savoir davantage sur les écrivains mentionnés, tout autant sur leur vie que sur ce qui anime leur écriture, mais également pour tous ceux qui aiment se plonger dans l'univers de ces cinq auteurs, d'avoir la sensation d'être – ne serait-ce que pour un bref instant – leur compagnon de route.

Ian de Toffoli

Heinz SIEBURG (Hrg.), Vielfalt der Sprachen – Varianz der Perspektiven. Zur Geschichte und Gegenwart der Luxemburger Mehrsprachigkeit (Interkulturalität: Studien zur Sprache, Literatur und Gesellschaft, Bd. 3), Bielefeld: transcript, 2013, 267 S.; ISBN: 978-3-8376-2030-6; 30,80 €.

Der vorliegende Band führt zu einem großen Teil die Vorträge zusammen, die im Rahmen einer interdisziplinären und mehrsprachigen Vorlesungsreihe des Studiengangs *Bachelor en Cultures européennes* im Sommersemester 2011 an der Universität du Luxembourg gehalten wurden. Das Format der Veranstaltung hat wohl die Teilnehmerinnen und Teilnehmer und entsprechend die Autorinnen und Autoren der Beiträge bestimmt: Sie kommen von der Universität du Luxembourg und der benachbarten Universität Trier in Deutschland und vertreten solche Fächer wie Erziehungswissenschaften, Soziologie, Literaturwissenschaft, Sprachwissenschaft, Interkulturelle Kommunikation und Deutsch als Fremdsprache.

Gewidmet ist der Band einem Thema, für welches Luxemburg *per se* als Land und Sprachengemeinschaft in der Gegenwart steht und das auch in seiner Geschichte nie an Aktualität verloren hat – dem Thema *Mehrsprachigkeit*. Wie der Herausgeber im Vorwort selbst betont, verfolgt der Band das Ziel, die hochkomplexe mehrsprachige Situation in Luxemburg „unter verschiedenen fachdisziplinären Blickwinkeln und bezogen auf unterschiedliche Fragestellungen hin zu beleuchten“, „die Voraussetzungen, Ausprägungen und Entwicklungen der Luxemburger Mehrsprachigkeit weiter zu erhellen und gleichzeitig einen Beitrag in Hinblick auf einen übergreifenden Mehrsprachigkeitsdiskurs zu leisten“ (S. 7). Dem Vorwort des Herausgebers sind auch die Prinzipien der Gliederung der Beiträge im Band zu entnehmen. Der Band strebt an:

„[...] das Besondere dem Allgemeinen sowie die dezidiert historische Perspektive der verstärkt gegenwartsbezogenen Ausrichtung folgen zu lassen. Am Anfang steht eine Untersuchung, die das Superdiversitätskonzept [...] auf die spezifisch Luxemburger Situation appliziert. Dem folgen generalisierende Abhandlungen über die Stellung der französischen und der deutschen Sprache in Luxemburg. Die sich daran anreihenden Beiträge zeigen die Ausprägungen der Luxemburger Mehrsprachigkeit in unterschiedlichen Spezialuntersuchungen und bezogen auf literarische bzw. pressemediale Gegenstände. Und schließlich runden zwei sprachhistorisch orientierte Studien den Band ab [...].“